

TIM O'BRIEN est né en 1946 dans le Minnesota. À l'âge de vingt-deux ans, il reçoit sa feuille d'enrôlement et part pour le Vietnam. À son retour aux États-Unis, en 1970, il travaille quelque temps au *Washington Post* comme journaliste parlementaire avant de se consacrer pleinement à l'écriture. En 1979, il reçoit le prestigieux National Book Award pour son roman *À la poursuite de Cacciato*. Onze ans plus tard, il publie *À propos de courage*. Ce best-seller, vendu à plus de deux millions d'exemplaires, a été sélectionné parmi les meilleurs livres du siècle par le *New York Times* et est aujourd'hui enseigné dans les lycées et les universités.

À propos de courage

Un livre vital et essentiel – un livre qui compte non seulement pour les lecteurs qui s'intéressent au Vietnam, mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à l'art de l'écriture.

THE NEW YORK TIMES

Une image ultime et indélébile de la guerre à notre époque et pour les époques à venir.

THE LOS ANGELES TIMES

Un livre si fulgurant et instantané que vous pouvez presque entendre les hélicoptères en arrière-plan.

THE BOSTON GLOBE

Une précision tranquille et évocatrice, sans équivalent dans la littérature romanesque de la guerre américaine au Vietnam.

THE WASHINGTON POST

Un classique que le temps consacrera.

MICHAEL HERR



à propos de courage





DU MÊME AUTEUR

Si je meurs au combat, 13^e Note, 2011.

Juillet, juillet, Flammarion, 2004.

Matou amoureux, Plon, 2001 ; 10/18, 2003.

Au lac des bois, Plon, 1996 ; 10/18, 1999.

À la poursuite de Cacciato, Plon, 1990 ; 10/18, 2001.

En attendant la fin du monde, Presses de la Renaissance, 1986 ; 10/18, 1992.



t o t e m

tim o'brien à propos de courage

Traduit de l'américain
par Jean-Yves Prate

Gallmeister





Qu'il me soit permis de remercier ici Erik Hansen, Rust Hills, Camille Hykes, Seymour Lawrence, Andy McKillop, Ivan Nabokov, Les Ramirez et, par-dessus tout, Ann O'Brien.

Titre original :
The Things They Carried

Copyright © 1990 by Tim O'Brien
All rights reserved

Première publication française chez Plon en 1992
© Éditions Gallmeister, 2011, pour la présente édition

ISBN 978-2-35178-511-9
t o t e m n°11

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud





Ce livre est affectueusement dédié aux hommes de la compagnie Alpha et, en particulier, à Jimmy Cross, Norman Bowker, Rat Kiley, Mitchell Sanders, Henry Dobbins et Kiowa.





Ce livre est essentiellement différent de tout ce qui a été publié sur la “dernière guerre” ou certains de ses événements. Ceux qui ont vécu une expérience semblable à celle de l’auteur en verront d’emblée la véracité. Quant aux autres lecteurs, ils y trouveront l’exposé de choses réelles par quelqu’un qui en a fait l’expérience la plus totale.

John Ransom’s Andersonville Diary





Les choses qu'ils emportaient

Le lieutenant Jimmy Cross avait emporté des lettres écrites par une fille du nom de Martha, qui était en première année de faculté au Mount Sebastian College dans le New Jersey. Ce n'était pas des lettres d'amour, mais le lieutenant Cross avait toujours gardé espoir, et il les conservait donc pliées dans du plastique au fond de son paquetage. En fin d'après-midi, après une journée de marche, il creusait son abri, se lavait les mains avec l'eau d'une gourde, sortait les lettres de leur enveloppe, les manipulait du bout des doigts et passait la dernière heure de jour à faire semblant. Il imaginait des excursions romantiques dans les White Mountains du New Hampshire. Parfois il posait ses lèvres sur le rabat des enveloppes, sachant que la langue de Martha était passée par là. Plus que tout au monde, il voulait que Martha l'aime autant qu'il l'aimait, mais ses lettres ne racontaient que des brouilles et évitaient le sujet de l'amour. Elle était vierge, il en était presque sûr. Elle faisait des études d'anglais au Mount Sebastian College et écrivait des choses très belles sur ses professeurs, ses compagnes de dortoir et ses examens partiels, ainsi que sur son respect pour Chaucer et sa grande affection pour Virginia Woolf. Elle citait souvent des vers ; elle ne mentionnait jamais la guerre, sauf pour dire : *Jimmy, prends bien soin de toi*. Les lettres pesaient en tout 110 grammes. Elles étaient signées *Love, Martha*, mais le lieutenant Cross savait que le mot *Love* n'était qu'une formule à laquelle il faisait parfois semblant de prêter un autre sens. Au crépuscule, il



tim o'brien

replaçait soigneusement les lettres dans son paquetage. Avec des gestes lents, un peu absents, il se levait et déambulait parmi ses hommes, vérifiant le périmètre du camp, puis, la nuit tombée, il retournait dans son trou et observait l'obscurité en se demandant si Martha était vierge.

Les choses qu'ils emportaient étaient en grande partie déterminées par la nécessité. Parmi ces nécessités, ou quasi-nécessités, il y avait les ouvre-boîtes P-38, les canifs, les pastilles de méthane, les montres-bracelets, les plaquettes d'identification, les bombes antimoustiques, les chewing-gums, les bonbons, les cigarettes, les pilules de sel, les paquets de Kool-Aid*, les briquets, les allumettes, les nécessaires à couture, les fiches de paye de l'Armée, les rations de type C et deux ou trois gourdes d'eau. Ensemble, ces objets pesaient entre 5 et 8 kg, selon les habitudes ou le métabolisme de chaque homme. Henry Dobbins, qui était un costaud, emportait des rations supplémentaires ; il était spécialement amateur de conserves de pêches au sirop qu'il mangeait avec du quatre-quarts. Dave Jensen, qui était un fanatique de l'hygiène, emportait une brosse à dents, du fil dentaire, ainsi que plusieurs savonnettes d'hôtel qu'il avait volées lors d'une permission à Sydney, en Australie. Ted Lavender, qui était un froussard, emportait des tranquillisants, jusqu'au jour où il reçut une balle dans la tête aux abords du village de Than Khe vers la mi-avril. Par nécessité, et du fait que c'était une procédure standard, ils portaient tous des casques en acier qui pesaient 2 kg et demi chacun, y compris la doublure et la housse de camouflage. Ils emportaient aussi un pantalon et une veste de treillis. Très peu d'entre eux emportaient des sous-vêtements. Aux pieds ils portaient des rangers

* Poudre sucrée à base de fruits déshydratés. (Toutes les notes sont du traducteur.)

à propos de courage

– 950 grammes –, et Dave Jensen emportait trois paires de chaussettes et un aérosol Docteur Scholl de talc pour les pieds afin d'éviter les mycoses. Avant de se faire tuer, Ted Lavender emportait 150 ou 200 grammes de dope de première qualité, ce qui pour lui était une nécessité. Mitchell Sanders, l'officier des transmissions radio, emportait des préservatifs. Norman Bowker emportait son journal intime. Rat Kiley emportait des bandes dessinées. Kiowa, un baptiste fervent, emportait un Nouveau Testament illustré qui lui avait été offert par son père, lequel enseignait le catéchisme tous les dimanches à Oklahoma City, dans l'Oklahoma. Toutefois, afin de se prémunir contre les coups durs, Kiowa emportait également son manque de confiance envers les Blancs, qu'il avait hérité de sa grand-mère, et une vieille hache de guerre, qui lui venait de son grand-père. Nécessité oblige. Du fait que la région était minée et piégée, la procédure standard obligeait chaque homme à emporter une veste pare-balles recouverte de nylon et doublée d'acier en son centre, laquelle pesait 3 kg mais semblait beaucoup plus lourde lorsqu'il faisait chaud. Du fait que l'on pouvait mourir très vite, chaque homme emportait au moins une compresse grand modèle, qu'il mettait généralement dans la courroie de son casque pour l'avoir sous la main. Du fait que les nuits étaient froides et que les moussons étaient humides, chaque homme emportait aussi un poncho en plastique vert qui pouvait servir d'imperméable, de tapis de sol ou de tente de fortune. Avec sa doublure molletonnée, le poncho pesait un peu plus de 900 grammes, mais chaque gramme en valait la peine. En avril, par exemple, quand Ted Lavender avait été tué, on s'était servi de son poncho pour l'envelopper, puis pour le transporter à travers la rizière, et enfin pour le hisser dans l'hélico qui l'avait emporté.

Il y avait les marcheurs et les grogneurs.

tim o'brien

Emporter quelque chose, c'était *se le coltiner*, comme lorsque le lieutenant Jimmy Cross se coltinait son amour pour Martha en escaladant les collines et en traversant les marécages. À la forme réfléchie, *se coltiner* voulait aussi dire marcher, ou bien marcher au pas, mais il impliquait alors des fardeaux qui allaient bien au-delà de sa forme réfléchie.

Presque tout le monde se coltinait des photos. Dans son portefeuille, le lieutenant Cross emportait deux photos de Martha. La première était un Kodacolor d'amateur signé Love, même s'il ne se faisait guère d'illusions à ce sujet. Martha se tenait devant un mur en brique. Ses yeux étaient gris et neutres, ses lèvres légèrement entrouvertes, et elle regardait droit dans l'objectif de l'appareil. Parfois, le soir, le lieutenant Cross se demandait qui avait pris cette photo, parce qu'il savait qu'elle avait des petits amis, parce qu'il l'aimait plus que tout et parce qu'il pouvait apercevoir l'ombre du photographe qui s'étalait sur le mur en brique. La seconde photo avait été découpée dans l'almanach de l'année 1968 du Mount Sebastian College. C'était un instantané de l'équipe féminine de volley-ball, et Martha était penchée à l'horizontale au-dessus du sol, tendue, les paumes de ses mains bien nettes, la langue tirée, avec une expression ouverte et empreinte de l'esprit de compétition. On ne voyait aucune trace de transpiration. Elle portait un short de gymnastique blanc. Ses jambes, pensait-il, étaient presque à coup sûr des jambes de vierge, sèches et sans poils ; son genou gauche plié supportait tout son poids, légèrement supérieur à 53 kg. Le lieutenant Cross se rappelait avoir touché ce genou gauche. Dans un cinéma obscur, se rappelait-il, et le film qui passait était *Bonnie and Clyde* ; Martha portait une jupe en tweed, et pendant la dernière scène du film, lorsqu'il lui toucha le genou, elle se tourna vers lui et le regarda avec une expression triste et retenue qui lui fit retirer sa main ; mais il n'oublierait jamais la texture de la jupe en tweed, ni celle du genou qu'elle

à propos de courage

recouvrait, ni le bruit des rafales de mitrailleuse qui tuaient Bonnie et Clyde, ni comme c'était gênant, comme tout était lent et oppressant. Il se rappelait l'avoir embrassée à la porte du dortoir pour lui souhaiter bonne nuit. C'était à ce moment-là, pensait-il, qu'il aurait dû faire quelque chose de courageux. Il aurait dû la prendre dans ses bras et monter jusqu'à sa chambre, l'attacher sur son lit et lui caresser le genou pendant toute la nuit. Il aurait dû prendre ce risque. Chaque fois qu'il regardait les photos, il pensait à de nouvelles choses qu'il aurait dû faire.

Ce que les hommes emportaient était fonction en partie de leur rang, en partie de leur spécialité militaire.

En tant que lieutenant et chef de section, Jimmy Cross emportait une boussole, des cartes, des livrets de code, des jumelles et un pistolet de calibre .45 qui pesait 1,3 kg une fois chargé. Il emportait également une torche électrique Strobe et la responsabilité de la vie de ses hommes.

En tant qu'officier des transmissions radio, Mitchell Sanders emportait un émetteur-récepteur PRC-24, un fardeau meurtrier, 11,8 kg, batterie comprise.

En tant qu'infirmier, Rat Kiley emportait un sac de toile rempli de morphine, de plasma, de cachets contre la malaria, de sparadrap, de bandes dessinées et de tout le matériel qu'un infirmier doit emporter, y compris des M&M's pour les blessures particulièrement graves, pour un poids total d'environ 8 kg.

En tant que costaud, et donc préposé à la mitrailleuse, Henry Dobbins emportait une M-60 qui pesait 10 kg sans munitions, mais qui était presque toujours chargée. De plus, Dobbins emportait entre 5 et 7 kg de munitions dans des cartouchières croisées en bandoulière sur son torse et ses épaules.

En tant qu'appelés du contingent ou bien spécialistes, la plupart d'entre eux étaient de simples grognons qui se

tim o'brien

coltinaient le fusil d'assaut M-16 standard, alimenté au gaz. Cette arme pesait 3,4 kg sans munitions et 3,7 kg avec son chargeur de vingt cartouches. Selon un certain nombre de facteurs tels que la topographie ou la psychologie, les fusiliers emportaient de douze à vingt chargeurs, généralement dans des cartouchières de toile, ce qui ajoutait encore 3,8 kg au minimum et 6,3 kg au maximum. Selon les disponibilités, ils emportaient aussi du matériel d'entretien pour les M-16 – des tiges, des brosses de métal, des cotons-tiges et des tubes de lubrifiant –, le tout pesant environ 500 grammes. Parmi les grogneurs, certains portaient un lance-grenades M-79 – 2,7 kg déchargé –, une arme raisonnablement légère à l'exception des munitions qui, elles, pesaient lourd. En effet, une seule cartouche pesait 280 grammes, et le chargeur normal contenait vingt-cinq cartouches. Mais Ted Lavender, qui avait toujours peur, portait trente-quatre cartouches lorsqu'il fut tué par une balle aux abords de Than Khe, et il s'affaissa sous une charge exceptionnelle : presque 10 kg de munitions, plus la veste pare-balles, le casque, les rations, l'eau, le papier hygiénique, les tranquillisants, et tout le reste, sans compter le poids incalculable de sa peur. Il était devenu un poids mort. Il ne grimaça pas ; il ne rebondit pas. Kiowa, témoin de la scène, déclara que ça ressemblait à la chute d'un rocher ou d'un gros sac de sable, ou quelque chose comme ça – boum, il était tombé ! –, pas comme dans les films où les types qui se font descendre se mettent à rouler et à faire des pirouettes bizarres et à atterrir cul par-dessus tête – non, pas comme ça, avait dit Kiowa, le pauvre mec s'était écrasé comme une merde. Boum. Terminé. Plus rien. Par une belle matinée d'avril. Le lieutenant Cross éprouva de la peine. Il s'en voulait. Ils récupérèrent les gourdes et les munitions de Lavender, toutes les choses qui étaient lourdes, et Rat Kiley confirma l'évidence, le pauvre type était mort, et Mitchell Sanders se servit de sa radio pour signaler qu'un Américain

était mort au combat et demander un hélico. Puis ils enroutèrent Lavender dans son poncho. Ils le transportèrent jusqu'à une rizière sèche, établirent un cordon de sécurité et s'assirent en fumant l'herbe du mort jusqu'à l'arrivée de l'hélico. Le lieutenant Cross resta à l'écart. Il revoyait le jeune visage lisse de Martha et pensait qu'il l'aimait plus que tout au monde, plus que ses hommes, et il réalisait maintenant que si Ted Lavender était mort c'était parce qu'il aimait si fort Martha et qu'il n'avait pu s'empêcher de penser à elle. Lorsque l'hélico arriva, ils transportèrent Lavender à bord. Après cela ils incendièrent Than Khe. Ils marchèrent jusqu'au crépuscule, puis creusèrent leurs abris, et cette nuit-là Kiowa n'arrêta pas de répéter qu'il aurait fallu voir ça, que ça avait été tellement rapide, que le pauvre type s'était effondré comme une masse de béton. Boum-terminé, disait-il. Comme du ciment.

En plus des trois armes standard – le M-60, le M-16 et le M-79 –, ils emportaient tout ce qui se présentait, ou tout ce qui semblait pouvoir convenir comme moyen de tuer ou de rester en vie. Ils emportaient tout ce qui leur tombait sous la main. À divers moments et dans diverses situations, ils emportaient des M-14, des CAR-15, des K suédois, des pistolets à graisse, des AK-47 pris à l'ennemi, des Chi-Com, des RPG, des carabines Simonov et des Uzi provenant du marché noir, des pistolets Smith & Wesson de calibre .38, des LAW-66, des fusils, des revolvers, des silencieux, des matraques, des baïonnettes et du plastic de type C-4. Lee Strunk emportait une fronde ; une arme de dernier recours, comme il disait. Mitchell Sanders emportait un coup-de-poing américain. Kiowa emportait la hache de guerre de son grand-père. Un homme sur trois ou quatre emportait une mine antipersonnel Claymore – 1,6 kg avec son dispositif de mise à feu. Ils emportaient tous des grenades à fragmentation – 400 grammes chacune. Ils emportaient tous au moins une

tim o'brien

grenade fumigène de couleur M-18 – 680 grammes. Certains emportaient des grenades lacrymogènes ou de type CS. D'autres emportaient des grenades à phosphore blanc. Tous emportaient le maximum de choses, et même plus, y compris la crainte silencieuse que leur inspirait la terrible puissance des choses qu'ils emportaient.

Pendant la première semaine d'avril, juste avant la mort de Lavender, le lieutenant Jimmy Cross reçut un porte-bonheur de Martha. C'était un simple galet, de 30 grammes au plus. Il était doux au toucher, d'une couleur laiteuse avec des taches orange et violettes, et de forme ovale comme un œuf miniature. Dans la lettre qui l'accompagnait, Martha écrivait qu'elle avait trouvé le galet sur une plage du New Jersey, à l'endroit où la terre rejoint la mer à marée haute, là où ces deux éléments se rencontrent mais aussi se séparent. C'était cet aspect rencontre-séparation, écrivait-elle, qui l'avait incitée à ramasser le galet et à le porter dans la poche de son chemisier pendant plusieurs jours, où il semblait ne rien peser, et ensuite à l'expédier par avion, en gage de ses véritables sentiments pour lui.

Le lieutenant Cross trouvait cela romantique. Mais il se demandait ce que pouvaient bien être exactement les véritables sentiments de Martha, et ce qu'elle voulait dire par rencontre-séparation. Il se demandait comment s'était déroulé le jeu entre les marées et les vagues cet après-midi-là le long de la côte du New Jersey, lorsque Martha avait vu le galet et s'était baissée pour le soustraire à la géologie du lieu. Il imaginait ses pieds nus. Martha était un poète, elle en avait la sensibilité, et elle devait avoir les pieds nus et bronzés, les ongles sans vernis, le regard froid et grave comme l'océan au mois de mars ; et, bien que cette pensée lui fût douloureuse, il se demandait qui l'avait accompagnée cet après-midi-là. Il imaginait une paire d'ombres se déplaçant

le long de la bande de sable, là où les éléments se rencontraient, mais aussi se séparaient. Il connaissait bien ce fantôme de la jalousie, mais c'était plus fort que lui. Il aimait tellement Martha. En marchant dans les chaudes journées du début d'avril, il mettait le galet dans sa bouche, le retournant avec sa langue, savourant le goût de sel marin et d'humidité. Ses pensées vagabondaient. Il avait des difficultés à fixer son attention sur la guerre. Parfois il criait pour demander à ses hommes de se disperser, de garder les yeux ouverts, mais il repartait toujours dans son rêve éveillé, s'imaginant en train de marcher pieds nus le long de la côte du New Jersey avec Martha, sans aucun fardeau à se coltiner. Il se sentait transporté. Le soleil, les vagues, les vents doux, tout n'était qu'amour et légèreté.

Ce qu'ils emportaient variait selon la mission.

Lorsqu'une mission les envoyait dans les montagnes, ils emportaient des moustiquaires, des machettes, des bâches et une quantité supplémentaire d'insecticide.

Si une mission semblait particulièrement périlleuse, ou si elle devait se dérouler dans un endroit qu'ils savaient dangereux, ils emportaient tout ce qu'ils pouvaient. Dans certaines zones de combat très minées, où le terrain était truffé de Toe Poppers et de Bouncing Betties*, ils se coltinaient chacun leur tour un détecteur de mines de 12,7 kg. Avec ses écouteurs et sa grosse plaque sensible, cet équipement pesait lourdement sur les reins et les épaules ; difficile à manier, il se révélait souvent inutile à cause des innombrables éclats d'obus enterrés, mais ils l'emportaient tout de même, aussi bien pour des raisons de sécurité que pour l'illusion de sécurité qu'il procurait.

* Une Toe Popper est une petite mine qui explose sous les pieds, une Bouncing Betty est une petite mine qui saute à un mètre du sol.

tim o'brien

Lors des embuscades, ou autres missions nocturnes, ils emportaient des petits objets particuliers. Kiowa emportait toujours son Nouveau Testament et une paire de mocassins pour ne pas faire de bruit en marchant. Dave Jensen emportait des vitamines à haute teneur en carotène pour y voir mieux la nuit. Lee Strunk emportait sa fronde ; à son avis, il n'aurait jamais aucun problème de munitions. Rat Kiley emportait du cognac et des M&M's. Jusqu'à ce qu'il soit tué, Ted Lavender emportait un viseur de nuit qui pesait 2,8 kg avec son étui d'aluminium. Henry Dobbins emportait les collants de sa petite amie qu'il mettait autour du cou, comme une écharpe. Ils emportaient tous des fantômes. Lorsque la nuit tombait, ils se déplaçaient en file indienne à travers les prairies et les rizières jusqu'au lieu de leur embuscade. Là, sans faire de bruit, ils disposaient les mines Claymore, s'allongeaient et passaient la nuit à attendre.

D'autres missions étaient plus compliquées et exigeaient des équipements spéciaux. À la mi-avril, leur mission consista à localiser et à détruire l'immense complexe de tunnels de la région de Than Khe, au sud de Chu Lai. Pour anéantir ces tunnels, ils emportèrent des blocs de pentrite d'un demi-kilo, quatre blocs d'explosif par homme, soit un total de 30 kg. Ils emportèrent des câbles, des détonateurs et des dispositifs de mise à feu marchant à piles. Dave Jensen emporta des boules Quiès. Le plus souvent, avant de faire exploser les tunnels, le haut commandement leur donnait l'ordre de les fouiller, ce qui était considéré comme une mauvaise nouvelle ; mais, en général, ils se contentaient de hausser les épaules et d'exécuter les ordres. Parce qu'il était très grand, Henry Dobbins était dispensé d'entrer dans les tunnels. Les autres tiraient au sort. Avant la mort de Lavender, il y avait dix-sept hommes dans la section, et celui qui tirait le numéro devait se débarrasser de son matériel et ramper la tête la première dans le tunnel avec une torche électrique et le pistolet de calibre .45 du

lieutenant Cross. Le reste des hommes se mettaient en arc de cercle pour assurer la sécurité. Ils s'asseyaient ou s'agenouillaient, dos au trou, écoutant le sol sous eux, imaginant les toiles d'araignées et les fantômes, tout ce qui pouvait se trouver là-dessous – les parois du tunnel qui se rapprochaient –, comment, la torche électrique devenait incroyablement lourde dans la main, et à quel point on voyait les choses par le gros bout de la lorgnette, comment tout se comprimait, même le temps, et comment il fallait se tortiller en jouant du cul et des coudes – l'impression d'être avalé –, et comment on se mettait à se poser des questions bizarres : Est-ce que la torche électrique allait s'éteindre ? Est-ce que les rats étaient porteurs de la rage ? Si on se mettait à crier, jusqu'où porterait le son ? Est-ce que les copains l'entendraient ? Est-ce qu'ils auraient le courage de venir à la rescousse ? D'une certaine façon, mais pas tout à fait, l'attente était pire que le tunnel lui-même. L'imagination pouvait tuer.

Le 16 avril, lorsque Lee Stunk tira le numéro 17, il éclata de rire et marmonna quelque chose avant de s'engouffrer rapidement à l'intérieur. La matinée était chaude et calme. Ça va pas, dit Kiowa. Il regarda l'entrée du tunnel puis le village de Than Khe, au-delà d'une rizière sèche. Rien ne bougeait. Pas de nuages, pas d'oiseaux, personne. En attendant, les hommes fumaient et buvaient du Kool-Aid sans trop parler, éprouvant de la sympathie pour Lee Strunk, mais savourant aussi leur propre chance. Parfois on gagne, parfois on perd, dit Mitchell Sanders, et parfois ce n'est que partie remise. On avait entendu ça cent fois et personne ne rit.

Henry Dobbins se mit à manger une tablette de chocolat aux fruits tropicaux. Ted Lavender avala un tranquilisant et alla faire pipi.

Cinq minutes plus tard, le lieutenant Jimmy Cross marcha jusqu'au tunnel, se pencha et examina le trou sombre. Il y a un problème, pensa-t-il, peut-être un effondrement. Et puis

tim o'brien

soudain, malgré lui, il pensa à Martha. Des pressions et des fissures, un écroulement brusque, lui et Martha enterrés vivants sous tout ce poids. Un amour dense, écrasant. À genoux, regardant le trou, il essayait de se concentrer sur Lee Strunk, sur la guerre, sur tous les dangers, mais son amour lui pesait trop, il se sentait paralysé, il avait envie de dormir à l'intérieur des poumons de Martha et de respirer son sang et de se sentir étouffé. Il voulait qu'elle soit vierge et en même temps qu'elle ne le soit pas. Il voulait la connaître. Ses secrets intimes : Pourquoi la poésie ? Pourquoi si triste ? Pourquoi cette ombre dans son regard ? Pourquoi si solitaire ? Pas seule, juste solitaire – à bicyclette sur les allées du campus ou assise dans son coin à la cafétéria –, même quand elle dansait, elle dansait seule – et c'était cette solitude qui le remplissait d'amour. Il se souvenait qu'il le lui avait dit un soir. Comment elle avait hoché la tête et détourné le regard. Et comment, plus tard, lorsqu'il l'avait embrassée, elle avait reçu son baiser sans le lui rendre, les yeux grands ouverts, pas effrayée, pas des yeux de vierge, seulement des yeux vides et absents.

Le lieutenant Cross regarda le tunnel. Mais il était ailleurs. Il était enterré avec Martha sous le sable blanc d'une plage du New Jersey. Ils se pressaient l'un contre l'autre, et le galet dans sa bouche était la langue de Martha. Il souriait. Il se rendait vaguement compte à quel point la journée était calme et les rizières tranquilles, mais il n'arrivait pas à se soucier des problèmes de sécurité. Il était loin de tout cela. Il était juste un gamin à la guerre, amoureux. Il avait vingt-quatre ans. Il n'y pouvait rien.

Quelques instants plus tard, Lee Strunk rampa hors du tunnel. Il remonta en souriant, dégoûtant mais en vie. Le lieutenant Cross hochait la tête et ferma les yeux tandis que les autres donnaient à Strunk des claques dans le dos et plaisantaient sur son retour des enfers.